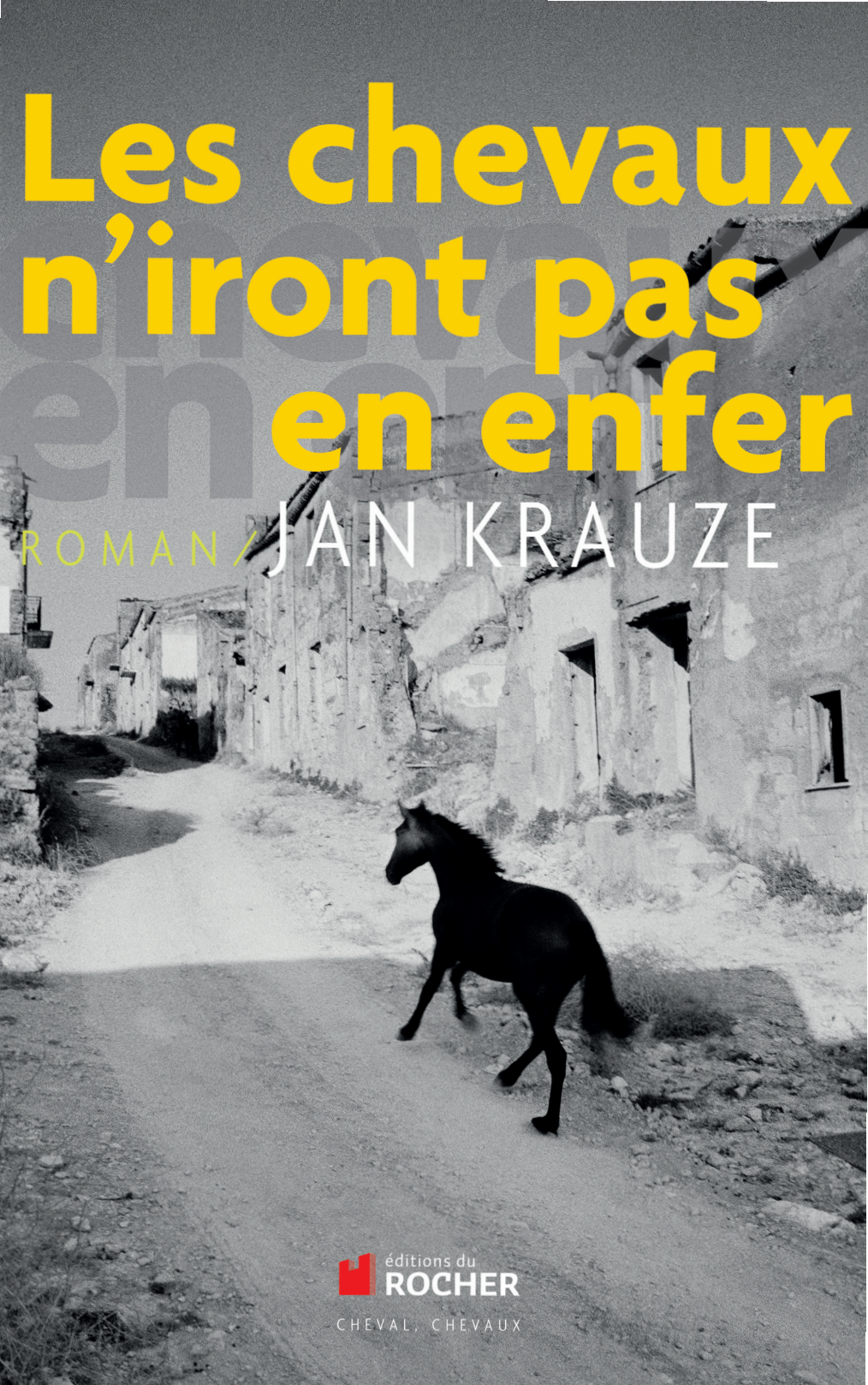
Les chevaux n'iront pas en enfer

ROMAN / JAN KRAUZE



éditions du ROCHER

CHEVAL, CHEVAUX

LES CHEVAUX N'IRONT PAS EN ENFER

JAN KRAUZE

LES CHEVAUX N'IRONT PAS EN ENFER

éditions du ROCHER

CHEVAL
CHEVAUX

collection dirigée par
Jean-Louis Gouraud

Avertissement

Le texte qui suit est un roman et son intrigue est purement imaginaire. Cependant, les événements qu'il relate sont des épisodes peu connus mais authentiques de la Seconde Guerre mondiale (et aussi des lendemains de la révolution russe), attestés, y compris dans certains détails, par des témoignages écrits et oraux.

© Éditions du Rocher, 2010, pour la présente édition.
ISBN : 978-2-268-06950-0
ISBN pdf : 9782268092898

21 SEPTEMBRE 1939

Les roues de la voiture crissent sur le sable de la cour, les sabots martèlent violemment le sol. Les chevaux arrivent au grand trot jusque devant le perron de la maison, où Vania les arrête d'un violent coup de guides. Qu'est-ce qui lui prend ? Il est toujours si gentil, si doux avec les animaux, Vania, notre cocher, notre homme à tout faire, mais aujourd'hui, il a l'air très excité. Mon père, lui, est tout pâle. Il saute à terre, et avant même d'avoir monté les marches du perron, il appelle maman. « On part. Ils arrivent, on part tout de suite. Vite, vite ! »

Halina est encore à moitié endormie, enfouie dans le foin de la grange où elle a passé la nuit. Elle entend vaguement des coups de canon, au loin. Elle se retourne, incapable de s'arracher à la douceur du foin. Cela fait trois semaines que la guerre a commencé, trois semaines que la Pologne est bombardée, attaquée de tous les côtés à la fois. Mais ce qu'elle revit dans son demi-sommeil, tourne et retourne dans sa tête, c'est un souvenir ancien. Elle était toute petite, en Ukraine. C'était il y a vingt ans, en 1919 : la voiture qui arrive en trombe devant la maison de Harcyzk, le cocher affolé, sa mère qui court chercher son grand frère en train de jouer dans le jardin, les trois grosses valises de cuir bouclées précipitamment, et puis Fedosia, la

niania, à qui sa mère demande si elle veut rester ou venir, et qui répond, en larmes : « Je vais avec vous, j'ai peur des bolcheviques. »

En fait, ce qu'a pu dire Fedosia, on le lui a sans doute raconté après, elle ne sait plus vraiment. Mais la voiture, les grosses valises, elle les revoit très précisément. Surtout, elle entend la voix de son père qui crie à tout le monde de se dépêcher, et à nouveau elle a peur, elle ne comprend pas ce qui se passe, elle voudrait que tout s'arrête…

Le bruit du canon prend le dessus, la force à retrouver la vie réelle, enfin celle d'aujourd'hui. Elle n'a plus trois ans, elle en a vingt-quatre, elle n'est plus en Ukraine, mais à Janow, en Pologne. La canonnade qu'elle entend vient de l'est. C'est bien l'Armée rouge qui avance. De l'autre côté, vers l'ouest, le bruit de la guerre a presque cessé. Les Allemands sont tout près, mais ils ne rencontrent plus guère d'opposition. D'après ce qu'on raconte ici, l'armée polonaise, ou ce qu'il en reste, est partie vers le sud, avec l'intention de passer en Hongrie. Que faire d'autre ? Maintenant que les Soviétiques sont venus prêter main-forte aux Allemands, on le sait bien, il n'y a plus le moindre espoir. Un monde s'achève, encore une fois.

De l'autre monde, de celui de sa petite enfance, du temps où elle habitait un gros village du bassin houiller de Iouzovka, dans le Donbass, il lui reste l'image des cerisiers en fleurs dans le jardin, et aussi des files de mineurs qui rentraient du travail le soir. Son père était ingénieur, il avait fait ses études à Moscou, à l'école des mines. Il faisait partie de cette diaspora polonaise dispersée dans tous les coins de l'empire russe, dont la Pologne n'était qu'une petite partie. Pendant la guerre contre le Japon, en 1905, il avait été mobilisé dans l'armée russe. La petite poupée aux

yeux bridés qui trônait sur la cheminée du salon, il l'avait rapportée de là-bas, de Mandchourie.

Pourquoi avait-il fallu partir si vite ? Elle n'a jamais très bien compris. Dans la famille, on parlait toujours de l'arrivée des bolcheviques, mais elle a cherché dans les livres, c'est très confus, la région de Iouzovka avait été prise et reprise, par les Allemands, les Blancs, les bandes de Makhno, les communistes.

Le voyage, la fuite à travers le sud de l'Ukraine, en voiture à cheval et ensuite en train, elle ne se les rappelle pas vraiment. Sa mère lui a raconté, ensuite, que son frère Jurek pleurnichait beaucoup parce qu'on avait oublié son ours. Et aussi qu'il n'y avait presque rien à manger, sinon des figues en quantité, et qu'elle avait été malade. Ensuite, il y a eu l'arrivée à Odessa. De cela, de la première grande ville qu'elle ait jamais vue, elle se souvient très bien. Une foule de gens affolés, sur le quai d'un port. Son père qui ouvre un passage, tenant par la main sa mère, qui tient celle de son frère, et elle qui s'agrippe à son petit frère, avec son autre main dans celle de Fedosia. On s'arrête, on attend, la foule lui fait peur, tous ces gens qui crient, mais elle ne pleure pas. Enfin, on gravit un très haut escalier de fer, on arrive sur le pont d'un grand bateau. La sirène mugit, des marins se précipitent pour jeter de grosses cordes à l'eau. Il fait un soleil de plomb – elle se rappelle ces parasols rouges sous lesquels ils s'abritaient. On est déjà loin du rivage, mais là-bas, du côté de la terre, on entend comme des coups de tonnerre. Et à quelques dizaines de mètres du bateau, une énorme gerbe d'eau. « Ils tirent ! Ils nous tirent dessus », crie un passager. Qui tire ? Elle ne comprend rien, sinon qu'elle a hâte d'être loin du rivage, de cette terre devenue hostile, effrayante.

Ensuite, elle a oublié. Sauf quelque chose d'horrible, plus tard. Des gens, morts, qu'on attache à une planche et qu'on jette à l'eau, pendant qu'on récite des prières. Il y a une épidémie à bord. C'est pour ça qu'ils sont restés si longtemps à attendre devant un autre port, un port roumain comme on le lui a raconté plus tard. Ils étaient en quarantaine.

Aujourd'hui, tout recommence. À nouveau, il faudrait fuir. Mais où ? Il n'y a rien, pas de port, pas de mer, mais les Allemands d'un côté, les Russes de l'autre. Cela fait trois semaines que la guerre a commencé, trois semaines qu'elle est là. Elle était venue pour les vacances, comme les années précédentes, toujours dans cette même maison de garde forestier, qu'elle aimait surtout parce qu'elle n'était qu'à deux kilomètres à peine du haras de Janow et de ses chevaux chéris.

Quand la guerre a éclaté, elle a décidé de rester, au milieu de ces bouleaux et de ces pins familiers, rassurants. Dans cette grange aussi, où elle peut rester des heures, au milieu de ce foin qui la protège, la tient éloignée de ce qu'elle ne veut pas voir, de la catastrophe qui avance vers Janow, vers elle.

Dehors, des cris la sortent de sa torpeur. « Ils sont revenus, ils sont revenus ! » Elle reconnaît la voix. C'est celle de Zygmunt, un vieil homme qui habite une minuscule maison à côté de celle du garde forestier. Il a longtemps été palefrenier au haras. Dix jours plus tôt, le directeur de Janow a décidé d'évacuer les chevaux et une partie du matériel vers l'est, pour éviter qu'ils ne tombent aux mains des Allemands. Depuis, personne ne sait ce qu'ils sont devenus, c'est pour ça que Zygmunt est si